

forte, caractérisée, ample, douée d'un rayonnement naturel; elle a comme une pulsation intime qui engendre son rythme et la propage dans le temps; sa ligne mélodique suscite d'autres mélodies qui sont ses contrechants nécessaires; les accords de l'harmonie, fort souvent, ne sont pas un placage adventice, mais ils résultent du mouvement spontané des « voix ». Dans cette musique, tout est chant, tout est expression: tout porte le reflet d'une âme de musicien-poète.

Pour mettre *Guerceur* à la scène, l'Opéra vient de faire un bel effort. Quand une telle œuvre, durant plus de trente ans, attendit pour être montée au théâtre, il n'y a qu'à féliciter le directeur, M. Rouché, qui vient enfin de réparer une injustice.

On pourrait, à propos de l'interprétation par les voix et par l'orchestre, présenter quelques légitimes réserves. Mais ne diminuons pas le plaisir de voir une belle œuvre. Louons Mme Yvonne Gall, Mme Lapeyrette, et félicitons un nouveau chanteur, M. Endrèze: avec sa voix étendue et son articulation fort nette, il donne déjà beaucoup plus que des promesses.

*
**

Une conclusion s'impose.

Une fois de plus, après le succès de ses symphonies au concert, Albéric Magnard vient de prouver quel musicien il était. En 1910, sa *Bérénice* n'eut que huit représentations peu heureuses. En vain plusieurs critiques signalèrent son mérite. Nous publiâmes alors deux longs articles que nous sommes loin de renier, puisque nous les avons reproduits dans *Chez les Musiciens*.

Nous continuons à croire que *Bérénice* est une grande œuvre.

La France ne subventionne pas des théâtres pour qu'on enterre des compositeurs français qui méritent de survivre. Chabrier, pour obtenir une reprise, du *Roi malgré lui*, vient d'attendre plus de quarante ans. Cela se passe de tout commentaire.

La *Bérénice* de Magnard attend une reprise depuis vingt ans. L'Opéra-Comique doit reprendre *Bérénice*: c'est son devoir.

ADOLPHE BOSCHOT,

Membre de l'Institut.

LES CONCERTS

M. WEINGARTNER A PARIS — FESTIVAL VINCENT D'INDY

La venue à Paris de M. Weingartner fut le grand événement de la rentrée de Pâques. Une foule immense emplissait le théâtre des Champs-Élysées, avide de l'entendre, et lui témoignant par la chaleur de son accueil qu'il ne subsistait rien des incidents, ni des préventions qui avaient retardé son arrivée.

Sans doute, alors que les échanges artistiques sont aujourd'hui fréquents, que nos chefs d'orchestre, infiniment avertis, n'ignorent plus rien des finesses et des traditions d'outre-Rhin, que les plus grands d'entre eux s'y font justement acclamer, nous ne retrouvons plus dans une audition de ce genre la portée, le caractère exceptionnel qu'elle offrait à une époque où nos orchestres, n'ayant que de rares contacts avec l'étranger, vivaient davantage sur eux-mêmes.

Néanmoins, le triomphe de F. Weingartner fut grand et justifié. L'orchestre Padeloup, qui a excellemment compris et traduit les intentions du maître, y fut justement associé.

Toujours égal à lui-même depuis les longues années où Paris n'a pu l'applaudir, Weingartner est resté l'homme qui, par la contemplation et la vie intérieure musicale, recrée les chefs-d'œuvre. Nous avons reconnu sa silhouette rigide, presque impassible, sa sobriété de mouvements légendaire. N'ayant recours à aucune partition, ennemi de la gesticulation, il ne mène pas son orchestre, mais le domine et s'impose à lui par l'ascendant de la pensée. Comme tous les grands artistes, il atteint au raffinement et à la subtilité par l'emploi des demi-teintes, et connaît que la douceur offre à la recherche artistique un champ plus vaste que l'éclat.

Nous l'avons admiré surtout dans l'*Inachevée* de Schubert, œuvre dépourvue de pièges et par là trop souvent confiée à des orchestres sans expérience: une courte phrase des violoncelles à l'unisson lui sert de prologue et nous conservons le souvenir de ces quelques mesures, ordinairement chantées, ici présentées dans une intention de mystère qui saisissait l'auditeur et le mettait en communion avec le génie secret du grand musicien.

*
**

Quelques jours auparavant, le maître révérend de notre école française contemporaine, Vincent d'Indy, était fêté au Châtelet à l'occasion de ses 80 ans dans un festival offrant une sélection importante de son œuvre.

Lorsque, entraîné sur la scène pour y être acclamé à côté des interprètes de *Fervaal*, l'illustre compositeur reçut de G. Pierné l'invitation impromptue de monter au pupitre pour y conduire lui-même le *Camp de Wallenstein*, une longue ovation lui fut faite, hommage légitime rendu à un artiste resté toujours fidèle à ses convictions, et dont la musique reflète toute la noblesse de caractère.

S. N.